NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

115 N° 5 1993

Nouveau plaidoyer pour les «faux jumeaux». Réponse au R.P. Jean-Michel Garrigues

André PAUL

p. 730 - 741

https://www.nrt.be/fr/articles/nouveau-plaidoyer-pour-les-faux-jumeaux-reponse-au-r-p-jean-michel-garrigues-339

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

Nouveau plaidoyer pour les « faux jumeaux »

RÉPONSE AU R.P. JEAN-MIGUEL GARRIGUES

Le R.P. J.-M. Garrigues, connu de certains milieux catholiques français par ses prédications de Carême à Notre-Dame de Paris, a récemment publié dans la présente revue (115 [1993] 356-365) un article de dix pages sur mon dernier livre, *Leçons paradoxales sur les juifs et les chrétiens* (Paris, Desclée de Brouwer, 1992). J'eusse été très honoré de ce texte, en dépit des particularités de la démarche et de l'argumentation sur lesquelles je vais revenir, si je n'y avais été montré du doigt, accusé de « la folie inquisitoriale de la *limpieza de sangre* » (p. 361). Actualisée par les drames récents que connaît l'Europe méridionale, cette formule castillane peut être traduite sans le moindre écart par cette autre : « purification ethnique ». Le R.P. J.-M. Garrigues a fait ainsi acte public de violence et d'injure particulièrement graves à mon endroit, et je me dois d'user du droit de réponse. Ceci me permettra aussi et surtout de répondre à d'autres accusations, sur le fond cette fois, reposant sur des omissions et même des erreurs qui masquent à la vérité la vraie thèse du livre.

Mis à part ce passage dans lequel l'auteur est férocement sorti des limites du raisonnable, l'article auquel je réponds est construit sur deux bases peu adéquates à celles-là mêmes de mon propos, à savoir le registre homilétique d'une part et l'amas tout rabbinique de citations de l'autre. Pour ma part, j'ai fait œuvre d'historien, tirant les leçons pour aujourd'hui et pour demain, du point de vue religieux comme non religieux, d'une description rigoureuse du processus qui a fait apparaître le christianisme d'abord, dans les années 30 de notre ère, le judaïsme ensuite, après 70. Ce faisant, j'ai pris très au sérieux la chose dogmatique et strictement doctrinale, dont, s'agissant de la genèse et de l'origine du christianisme, le fait de l'achèvement des Écritures par l'annonce de l'avènement du Royaume des cieux est à mes yeux l'élément majeur et central. Le R.P. J.-M. Garrigues me fait dire exactement le contraire quand il écrit : « Dans cette vision des choses l'unité de la Révélation divine entre l'Exil et le Christ vole en éclats pour faire place à la juxtaposition équivoque de deux 'systèmes hétérogènes, le proto-judaïsme et le proto-christianisme...' (p. 359-360). » Je n'ai jamais parlé de juxtaposition, mais de

la désignation possible, a posteriori seulement, de l'amalgame quasi organique, avant Jésus de Nazareth, d'un proto-christianisme et d'un proto-judaïsme. Il m'incombe donc de rectifier les choses, gravement travesties, et de rappeler dès lors l'essentiel de ma thèse[1]. Ce rappel me permettra aussi de montrer comment mes analyses d'historien du judaïsme ancien et de la constitution de la doctrine chrétienne ne contredisent pas en profondeur les déclarations ecclésiastiques, relativement récentes au demeurant, concernant les liens spéciaux subsistant envers et contre tout entre les juifs et les chrétiens. De ce point de vue, le R.P. J.-M. Garrigues m'aura permis de progresser dans la maturation de ma réflexion, mais aussi d'aller plus loin dans la clarification méthodologique à laquelle je souhaite qu'il veuille prêter pour sa part et en retour suffisamment attention.

Pour Jésus le Méditerranéen

À plusieurs reprises, je l'avoue, je me suis risqué à la polémique. Une première fois avec mon petit ouvrage *L'impertinence biblique* (Paris-Tournai, Desclée, 1974), où je m'attaquai à l'utilisation par les bibliste catholiques de la méthode dite de l'« Histoire des formes ». Une seconde fois, tout récemment, avec le livre qui me vaut d'être accusé de crime. Je ne renie rien de ces deux publications : je les regarde a posteriori comme deux abcès nécessaires. Il y a, me semble-t-il, un lien profond entre ces deux jalons aux accents peu conformistes et tout ce que j'ai fait et publié par ailleurs. Sans toujours le dire ni me le dire, j'ai poursuivi envers et contre tout un but unique, à savoir : la mise en œuvre d'une voie herméneutique dont l'histoire assurerait à la fois le fondement et le tracé. S'agissant du christianisme et de la chose chrétienne, cette voie débute avec Jésus de Nazareth. C'est là ce que l'on oublie trop souvent et que j'ai osé rappeler, au risque paradoxal d'avoir à me le faire pardonner.

Le christianisme a pour fondateur le Galiléen Jésus de Nazareth, dont, chronologiquement et à très peu d'années près, la vie corres-

1. Je me permets de renvoyer à ma longue contribution — « Sacra Scriptura. Éléments pour une introduction théologique » — à l'*Introduction à l'étude de la théologie*, sous la direction de J. Doré, tome 2, Paris, Desclée, 1992. C'est bien le même homme qui a rédigé, à peu près dans la même période de sa vie, l'essai par d'aucuns incriminé sur les juifs et les chrétiens et cet exposé théologique, muni de l'imprimatur du diocèse de Paris, où l'unité de la Révélation se trouve amplement exposée.

Pour l'information sous-jacente à ce que j'avance ici sur la Galilée au temps de Jésus et sur l'apocalyptique, je renvoie aux centaines d'ouvrages que j'ai recensés, depuis plus de vingt ans, dans mes « Bulletins » déjà nombreux dits « du judaïsme ancien » paraissant régulièrement dans les *Recherches de Science Religieuse*.

pond au règne d'Hérode Antipas, fils d'Hérode le Grand et tétrarque de la Galilée durant une bonne quarantaine d'années, jusqu'à sa déposition en 39 de notre ère. Administrativement et culturellement, la Galilée de Jésus était doublement hérodienne : elle portait les empreintes successives des deux membres les plus éminents de la maison d'Hérode. Loin d'être une enclave judéo-sémite dans l'Orient ancien, elle s'affirmait au contraire comme une partie bien représentative du monde gréco-romain et plus précisément de l'*oikoumenê*, la « terre habitée » ou *orbis terrarum*, dont Auguste avait une fois pour toutes institué Rome comme le centre mythique et immortel. La cité portuaire de Tyr, au nord-ouest et en Phénicie, était son terminal commercial et son relais méditerranéen. La marque politique et le fait culturel de l'hellénisation n'étaient pas réservés aux grandes agglomérations : étant donné les voies de communication nombreuses et ramifiées, y compris vers l'extérieur, oriental mais surtout méditerranéen, ils étaient en quelque sorte quasi généralisés.

Il faut savoir que, dès son accession effective au trône de Judée, en 37 av. J.C., et bien plus lorsqu'Auguste fut devenu empereur, Hérode le Grand n'avait cessé d'agir comme relais de la doctrine politique romaine, dont il fut en Orient le diffuseur et même, très largement, l'artisan. Cette doctrine avait pour fer de lance l'idéologie « œcuménique », son objectif global et sa justification ultime étant l'*oikoumenê*. Le royaume hérodien s'affirma de plus en plus comme romain d'inspiration, de mœurs et de forme. Ses modèles culturels venaient de Rome et, plus largement, des parties occidentale et septentrionale de la Méditerranée. La terre nationale des juifs, qui avait retrouvé son extension la plus large, celle du temps de David, n'existait désormais de quelque façon qu'en tant que parcelle de l'*oikoumenê*. Hérode constitua et institua dans son royaume les conditions d'un romano-tropisme irréversible, dont il eut soin de créer les vecteurs et d'inventer les voies. Et il mit en place pour ce faire les structures et réseaux nécessaires de communication, la langue grecque, langue « œcuménique », y ayant une fonction essentielle et déterminante. En bref, Hérode le Grand, suivi par ses successeurs de sa propre maison, ce qui pour la Galilée dura presque un siècle, sut construire et imposer au monde l'axe « Jérusalem-Rome ». Grâce à la reconstruction du temple grandiose dont témoignent les sources, il fut homologué par les juifs, à l'instar de la figure impériale mais avec les couleurs obligées d'un messianisme national, comme « patron » ou « protecteur » du peuple juif : fondateur d'une dynastie et bâtisseur du Temple, il était en quelque sorte un nouveau

Salomon. Les juifs de Rome, sous Néron et probablement plus tôt, célébraient un *Herodis dies*, « jour d'Hérode » !

La personne et la figure de Jésus de Nazareth doivent donc être perçues et représentées comme culturellement contemporaines, ce qui veut dire hérodiennes. La Palestine[2] que connut Jésus et qui détermina l'expression et la communication de sa pensée, était bien celle dont la maison d'Hérode, un siècle durant, avait façonné le visage et ciselé la forme. C'est dans ce cadre que le Prophète de Nazareth en personne, entre 20 et 30 ou 35 de notre ère, avec un groupe de disciples, fonda le christianisme, d'emblée « œcuménique » dans le sens augustéen ou hérodien du terme, ce qui veut dire méditerranéen et, eu égard aux déterminations politiques, arrimé de soi et d'emblée à l'axe « Jérusalem-Rome ». Les voies et la voix du Galiléen étaient donc tournées vers l'Occident, qui les marquait profondément de son caractère et de ses vertus, et qui pour une part leur imposait aussi obligatoirement sa langue, le grec « œcuménique ». L'histoire, celle qui nous guide aujourd'hui à partir des informations scientifiques que nous devons largement à l'archéologie, nous impose dès lors de remplacer la formule peu adéquate « Jésus le juif » par cette autre bien plus juste, « Jésus le méditerranéen ». Des perspectives neuves et fraîches s'ouvrent ainsi à nous, qui cherchons toujours à mieux connaître l'origine, historique et transhistorique, du christianisme comme religion et comme culture.

Voici donc pour la relation de Jésus de Nazareth à l'histoire réelle de son temps. C'est dans cette histoire, politique, sociale et culturelle, en bref concrète, qu'il faut replacer le message de celui que les évangiles appellent « le Galiléen ». Ici, on doit faire le lien avec la situation, elle-même concrète, de la conscience juive telle que les études récentes nous en proposent le dessin et le relief.

Pour Jésus le Fils de l'Homme

La lecture attentive de l'immense littérature juive ayant vu le jour entre le III[e] siècle av. J.C. et le I[er] siècle après, fait bien saisir combien une crise généralisée touchait la société du Second Temple, jusque dans ses institutions considérées comme les plus vitales pour la ré-

2. La formule «la Palestine», pour désigner territorialement le «pays d'Israël» de la Bible, a été employée bien avant Hadrien, à savoir : par le prophète Isaïe (*14*, 29) ; par l'historien Hérodote (*Histoires*, II, 104; 7, 89) ; par l'auteur juif Flavius Josèphe (*Antiquités judaïques*, 20, 259 ; *Guerre des juifs*, 5, 384). Dans le présent article, j'ai fait usage principalement des appellations administratives « Galilée » et « Judée », mais le mot « Palestine » n'y est nullement anachronique.

demption nationale. D'une façon devenue à la longue systématique, tout ce qui est terrestre, à commencer par le Temple de Jérusalem, s'est trouvé transformé, transfiguré vaut-il mieux dire, en réalités célestes correspondantes, et ce, jusqu'aux hommes eux-mêmes, dont les anges, nouveaux venus dans les scènes et les discours, étaient dans les cieux les modèles parfaits. Les « visions » ou « révélations », en grec « apocalypses », contenues dans de nombreux ouvrages contemporains, ont exprimé, promu et implanté cette représentation nouvelle des choses. Leurs auteurs ont utilisé le mode polémique, et leur cible première était le Temple fait de main d'homme, désigné à remplacer par le Temple céleste, désormais le seul véritable. La représentation de Dieu, exclusivement et définitivement céleste, et partant la représentation de la relation entre Dieu et les hommes, s'en trouvèrent dès lors elles-mêmes radicalement transformées. L'axe de la verticalité ou de la transcendance était alors irréversiblement construit. Le système ancien supposant une idéologie dominée par l'idée d'une immanence divine au moins occasionnelle, Dieu lui-même, être en quelque sorte mobile, était son propre médiateur. Selon le schéma nouveau, appelons-le « apocalyptique », un espace autre mais adéquat à la situation ainsi transposée devait obligatoirement s'ouvrir : l'espace de la médiation. C'est ici qu'il convient de placer l'activité de Jésus de Nazareth comme prophète apocalypticien. Les invectives répétées de celui-ci contre le Temple de Jérusalem sont à comprendre comme le prolongement et bien plus comme l'aboutissement d'un ample mouvement polémique. Mais surtout, dans la prédication du Galiléen, le monde céleste, somme acquise des réalités terrestres transfigurées, se trouva désigné d'une façon précise, technique doit-on dire, que le processus de transformation des choses avait préparée, par l'exhaustive et synthétique formule : « Royaume des cieux » ou « Royaume de Dieu ». Ainsi, ce texte fameux de l'évangéliste Matthieu, rapportant les paroles les plus fortes et authentiques de Jésus de Nazareth, trouve-t-il sa base sémantique la meilleure : « N'allez pas croire que je sois venu abolir la Loi ou les Prophètes : je ne suis pas venu abolir, mais accomplir... si votre justice ne dépasse pas celle des scribes et des Pharisiens, vous n'entrerez pas dans le Royaume des cieux » (*5*, 17-20). Le thème chrétien fondamental de l'accomplissement de la Loi ou de l'Écriture, est, je le rappelle, l'objet central du livre que, à la grande différence de nombre d'autres de mes lecteurs, le R.P. J.-M. Garrigues a pris pour cible tout en affirmant impunément que j'argumentais en sens inverse.

J'irai même plus loin. La proclamation du Royaume des cieux ne peut être reconstituée adéquatement que si l'on met en jeu et en

scène la conscience de Jésus elle-même. C'est ici que la formule « Fils de l'Homme », connue par les apocalypses, le Livre de Daniel mais aussi d'autres écrits non canoniques, a sa fonction cardinale et son sens le plus fort : dans la bouche du Galiléen, elle signifiait la transfiguration ou sublimation dernière de toute forme possible de messianisme. Les évangiles la présentent volontiers en lien avec les prédictions de la passion. Et justement, la perspective et la signification de la mort, et tout d'abord de sa propre mort, pour le Fils de l'Homme au destin unique dans l'histoire, doivent être prises très au sérieux. On sait comment Jésus de Nazareth s'est résolument déterminé pour la résurrection des corps, alors qu'un pan non négligeable de la communauté juive pensante optait encore pour l'immortalité de l'âme avec l'abandon résigné du corps à la terre. Tout ceci nous renvoie aussi aux expériences mystiques, voyages célestes par exemple, que la littérature contemporaine, aujourd'hui bien étudiée, relate volontiers. La vision qu'a eue Jésus du « Temple de son corps » selon le témoignage du disciple et évangéliste Jean, a elle-même son historicité, et c'est comme telle qu'elle est en somme la clé de la révélation globale, décisive et dernière, du Royaume des cieux. Le prophète de Nazareth doit être connu également comme le plus grand et le plus vrai des mystiques.

En bref, entre les années 20 et 30 ou 35, au sommet de la civilisation et du siècle hérodiens, Jésus de Nazareth et un groupe d'hommes galiléens surent placer leur message, leur *evangelion*, « bonne nouvelle », selon la terminologie propre du culte contemporain du souverain, dans les canaux mêmes de l'*oikoumenê*. Pour ce faire, ils captèrent les forces disponibles de l'apocalyptisme, lui-même méditerranéen mais combien jalousement cultivé en terre nationale juive, pour leur donner une forme et un sens décisifs ; selon la logique même des termes de la transposition ou transfiguration désignée, « décisif » équivaut à « dernier », en grec *eschaton*. En d'autres termes, par le truchement de la terre « œcuménique » de Galilée et grâce à la médiation du prophète « apocalypticien » de Nazareth, le « Fils de l'Homme », l'apocalyptisme juif trouva dans l'*oikoumenê* l'horizontalité adéquate et nécessaire à la verticalité que, parvenue à maturité, elle proposait en « vision ». Ainsi peut-on distinguer, nommer et articuler les fonctions et les facteurs, les conditions et les constituants de la fondation du christianisme. Cet événement intervint tandis que le Temple d'Hérode resplendissait à Jérusalem, un bon demi-siècle avant qu'il ne soit détruit. La nouveauté était totale, absolue même. Et la réussite fut irrésistible et immédiate.

Conclusions

1. Le christianisme est né, résolument, avec Jésus de Nazareth, sur le fond d'une démultiplication centrifuge des médiations classiques et sur la base d'une ouverture proliférante des forces traditionnelles ; ceci, relativement à deux dimensions : celle de l'horizontalité, avec le saut politique et culturel de la terre nationale des juif dans l'*oikoumenê* ; celle de la verticalité, avec la transfiguration totale des choses, y compris la chose nationale juive comme telle et dans sa totalité, en réalités célestes. Le caractère « œcuménique » et le caractère « apocalyptique » sont les deux composantes essentielles du christianisme. Le Galiléen ayant dès la première heure émargé, socialement au premier et existentiellement au second, on peut dire sans ambages que la rupture avec l'exclusivité de la nation et de l'histoire juives se trouve opérée et signifiée d'emblée, dès la vie et l'œuvre de Jésus. D'une certaine façon, celui-ci était ailleurs qu'en terre juive, et il existait autrement que comme homme juif. L'élaboration de la doctrine chrétienne postérieure ne fera que tirer les leçons de ce que l'existence et les enseignements du Fondateur avaient déjà suffisamment énoncées. La première christologie véritable est de Jésus lui-même.

La phase judéenne, brève et terminale, de la vie du Galiléen marqua obligatoirement une apparente sortie de l'*oikoumenê* et un certain retour vers la terre et la chose juives. Cette situation sollicitait que l'on tire d'elle des leçons, celles-là mêmes que Paul de Tarse, devenu juif de Jérusalem, reprendra et approfondira plus tard. Jésus de Nazareth entra donc décisivement en Judée, placée directement sous la tutelle administrative et militaire d'un gouverneur romain. C'est dans ce contexte, où la juridiction juive, ne serait-ce qu'à cause de la proximité de la capitale et du Temple, était forte, qu'il proclama aussi son *evangelion*. Il se trouva alors face à deux réalités nouvelles vis-à-vis desquelles il dut préciser et justifier, jusque dans l'affrontement, l'authenticité et la validité de son message : d'une part, le poids et la représentativité de l'ensemble de l'appareil juif; de l'autre, la confiscation de plus en plus manifeste de l'autorité politique juive par l'administration romaine. Dès lors, fut-il amené à débattre de deux problèmes graves: d'abord, celui de la relation entre l'«évangile du Royaume» et l'enseignement traditionnel des juifs; ensuite, celui du rapport entre la force spirituelle de la charte nouvelle et le pouvoir politique comme tel. Néanmoins, l'aventure chrétienne était irréversiblement et irrésistiblement lancée, avec ses règles propres et originales, et comme « œcuménique » et comme « apocalyptique ».

2. Si l'on admet qu'il y a filiation commune des deux groupes, celui des juifs et celui des chrétiens, elle s'entrecroise, de part et d'autre respectivement, de faits et de courants volontiers opposés dont la somme et l'impact sont tels que, si paternité il y avait vraiment à l'origine, l'histoire s'est chargée d'en relayer avantageusement les raisons et les données, et ce, au point d'en exclure parfois et la représentation et le concept. C'est sur ce constat sain auquel invite l'histoire que doit se construire tout essai de construire aujourd'hui, face aux situations actuelles, le problème des liens particuliers entre le judaïsme et le christianisme.

Dans la logique des leçons mêmes de l'histoire, celle d'abord du premier jaillissement du christianisme, nous nous devons de corriger une vue familière des choses selon laquelle le christianisme est l'héritier du judaïsme. On doit en effet se demander ce qu'il resterait aux juifs, et que seraient ceux-ci, s'ils avaient légué leur patrimoine ancestral, aux chrétiens comme à d'autres ; et, corrélativement, ce qu'est le christianisme s'il n'est que la continuité du judaïsme. Selon cette problématique, de deux choses l'une : ou bien tout est judaïsme ou bien tout est christianisme. L'adjectif « judéo-chrétien » appliqué audit héritage ne fait qu'entretenir la confusion.

Le christianisme et le judaïsme sont nés, séparément l'un de l'autre, de deux ruptures successives et différentes : le premier a eu pour fondateur Jésus de Nazareth, entre 20 et 30 ou 35, sur la base d'une synthèse nouvelle dont une situation de crise avait préparé de loin le fait et l'expression ; le second, construit progressivement sur le système du rabbinisme inauguré et mûri après le désastre de 70, a remplacé radicalement le système politico-religieux séculaire reposant sur l'existence et l'autorité du Temple. Les deux ont ensuite cheminé sur des voies distinctes avec des destins qui les ont parfois opposés mais aussi souvent totalement éloignés l'un de l'autre. Ainsi le Moyen Âge méditerranéen a-t-il été surtout le moment des relations, volontiers fastes et fructueuses, entre les juifs et les Arabes, le judaïsme et l'islam, au point que l'on a pu parler d'une culture judéo-islamique. Notons ici qu'il est inadéquat pour ne pas dire faux d'affirmer qu'Abraham est le père commun et exclusif des juifs et des chrétiens. Outre qu'Abraham se situe en deçà de toute classification ethnique comme «père des croyants», ce qui est littéralement biblique, selon les traditions classiques les Abrahamides sont les Arabes, lesquels peuvent être chrétiens, et d'aucuns le sont, mais nullement juifs.

3. Bien avant le judaïsme, il y avait des juifs : ils se reconnaissaient et s'identifiaient, le respect des lois ancestrales étant sauf, par leur relation au Temple de Jérusalem et leur dépendance d'un appareil politique dont la royauté et le haut sacerdoce étaient le centre. Dans le judaïsme, sans Temple ni royauté ni grand prêtre, il y a des juifs et rien que des juifs. Or, depuis l'Émancipation surtout, en gros à partir du XIX[e] siècle, les juifs peuvent se reconnaître et s'identifier sans et hors la communauté de croyances, de pratiques et de comportements qu'est précisément le judaïsme : tout comme les chrétiens, mais précisons qu'il n'y a pas de chrétiens sans ni hors le christianisme, ils sont des hommes et, de surcroît, désormais des citoyens à la conscience libre. De cette situation relativement récente dans l'histoire, qui est toujours celle d'aujourd'hui, il convient de tirer aussi les leçons. Que chrétiens et juifs sachent en effet, comme tels d'abord respectivement puis mutuellement, laisser à l'autre la prérogative de toutes relations, présentes et futures, dont ce statut commun tardivement acquis leur ouvre et désigne l'espace, l'*oikoumenê* pourrait-on dire. C'est parmi ces prérogatives que nous situons, à sa place propre, la possibilité ou l'hypothèse de la conversion, dans un sens ou dans un autre.

Si, dans le cadre de relations et d'activités spécifiques, religieusement fondées et motivées, des juifs et des chrétiens se rencontrent, la logique de la différence acquise et signifiée semble demander que les juifs apprennent à lire le Nouveau Testament avec les chrétiens, et les chrétiens le Talmud avec les juifs. Il y aurait à cette pratique des effets féconds, y compris culturellement : ils auraient également leur place propre et qualifiée dans l'exponentialité relationnelle que nous venons de suggérer. Si cette rencontre se situe dans un cadre bien plus large, celui d'un commerce institutionnel, par exemple entre l'Église avec son Magistère et la Synagogue avec ses autorités patentées, un discours approprié peut naître et se trouver énoncé qui désigne ou décrit, d'une façon toujours nuancée et sans valeur dogmatique aucune, la part ou parcelle de communauté spirituelle et morale que, dans son amont historique comme dans son aval souhaité, une telle rencontre signifie. C'est ici, dans un tel contexte, qu'il faut placer le fait et l'opportunité de déclarations, souvent homilétiques dans l'acte et dans le ton mais toujours prudentes dans le propos, d'instances ecclésiastiques, y compris le pape en personne.

F-92370 Chaville André PAUL
196, Avenue Roger Salengro

Mise au point du F. Jean-Miguel Garrigues

Puisque M. André Paul veut faire « œuvre d'historien », il ne devrait pas ignorer le sens exact des statuts de *limpieza de sangre* dans l'Espagne des XVI[e] et XVII[e] siècles. Celle-ci n'a rien à voir avec la « purification ethnique » dont on parle actuellement, et j'avais pris soin de signaler dans la même page (p. 361) que M. André Paul s'était « démarqué de l'antisémitisme racial ». Ce que j'ai appelé « la folie inquisitoriale de la *limpieza de sangre* » avait consisté en Espagne à postuler que, même converti au Christ, un juif ne pouvait être qu'un « marrane », c'est-à-dire un chrétien qui judaïse en secret[3]. C'est cette même folie que je dénonçais dans l'affirmation de M. André Paul, stupéfiante dans sa généralité : « Même converti au christianisme, tout juif est un marrane qui s'ignore.»

Il n'y a eu donc de ma part ni « acte public de violence », ni « injure particulièrement grave » par lesquels je serais « sorti férocement des limites du raisonnable », mais, hélas, imputation fondée à la fois sur l'affirmation universelle de M. André Paul et sur le terme « marrane », qui renvoie non à l'actuelle Serbie mais à la seule Espagne de la *limpieza de sangre*. S'il était déjà fou de la part des inquisiteurs de soupçonner systématiquement tout « converso » d'être « un marrane qui s'ignore », que dire de l'injustice qu'il y a à affirmer cela où les Juifs — certains d'entre eux pratiquants — entrés dans l'Église l'ont fait par une démarche de foi au Christ, toujours libre et souvent très coûteuse. C'est une telle affirmation qui est un « acte public de violence » et une « injure particulièrement grave » et non le fait de la dénoncer.

M. André Paul prétend remplacer la formule peu adéquate « Jésus le Juif » par une autre plus juste « Jésus le Méditerranéen ». Pour ma part, même du point de vue historique, cette nouvelle formulation me laisse sur la plus extrême réserve : elle est contraire à la lettre des Écritures. Avec saint Paul, pour qui le Christ est « né sous la Loi » (*Ga 4*, 5), les évangiles de l'enfance, chez Matthieu et Luc, nous montrent Jésus naissant à Bethléem de Juda dans la descendance d'Abraham et dans la maison de David, au sein d'une famille galiléenne qui accomplit les rites de la piété juive: présentation du premier-né au Temple, montée à Jérusalem pour les fêtes de pèlerinage.

3. « Notre Sainte Inquisition a découvert des gens qui, séparés de leurs ancêtres juifs par vingt et une générations, continuaient de judaïser », écrit au XVII[e] siècle frey Francisco de Torrejeacilla ; cf. A. SICROFF, *Les controverses des statuts de « pureté de sang » en Espagne du XVI[e] au XVII[e] siècle*, Paris, 1968, p. 225.

Le ministère public de Jésus «parmi les brebis perdues de la maison d'Israël» (*Mt 15*, 24) se déroule le plus souvent dans les synagogues (cf. *Jn 18*, 20), où Il rencontre à chaque pas, et même en Galilée, des docteurs de la Loi de tendance pharisienne. Dans la Passion, Jésus ne récuse pas l'autorité du Sanhédrin; il répond au Grand-Prêtre. Que la position géographique et culturelle de la Galilée et son ouverture «œcuménique» aux nations au sein de l'empire romain aient pu servir l'annonce du salut universel apporté par Jésus le Nazaréen, le roi des Juifs (cf. *Jn 19*, 19-22), ne veut pas dire que celui-ci ait été un méditerranéen cosmopolite comme le demi-juif cynique, Hérode le Grand.

Tout en voulant « faire œuvre d'historien » M. André Paul se lance par ailleurs dans « la mise en œuvre d'une voie herméneutique » qui, en prétendant donner une réinterprétation d'ensemble des origines de la foi chrétienne, déborde les limites du savoir historique, dont les interprétations restent toujours partielles, pour entrer dans celui de la foi chrétienne. Si dans cette ambitieuse entreprise de réinterprétation il a convenablement « pris au sérieux la chose dogmatique et strictement doctrinale », ce n'est plus aux historiens d'en discuter mais aux théologiens. En tant que tel il m'appartient donc d'assumer personnellement ma responsabilité. J'ai voulu en prévenir les catholiques. Pour les raisons avancées dans mon article, les thèses de M. André Paul constituent, à mes yeux, une théorie à prétention historique qui méconnaît l'unité historique de la Révélation du Dieu unique dans l'Ancien et le Nouveau Testament. Elle obscurcit dès lors l'identité de Jésus, Messie d'Israël et Fils du Dieu vivant, qu'elle réduit à être un apocalypticien de génie. Même si M. André Paul change dans sa réponse le terme de « chose ambiguë » en « amalgame quasi organique » pour désigner l'ensemble de la Révélation vétérotestamentaire d'après l'Exil, l'unité de la Révélation n'est pas sauvegardée pour autant : l'amalgame est le mélange disparate de choses hétérogènes, et s'il est *quasi* organique, c'est qu'il ne l'est pas vraiment.

Telle était la portée doctrinale de mon « registre homilétique ». M. André Paul l'écarte. J'ai ainsi l'honneur de me retrouver, à la fin de sa réponse, avec d'autres « instances ecclésiastiques, y compris le pape en personne ». Qu'il me permette d'ajouter à mon « amas tout rabbinique de citations » une autre autorité doctrinale, toute récente, qui s'inscrit elle aussi en faux contre sa thèse des « faux jumeaux », juif et chrétien, le *Catéchisme de l'Église Catholique : Le rapport de l'Église avec le Peuple juif*. L'Église, Peuple de Dieu dans la Nouvelle Alliance, découvre, en scrutant son propre mystère, son

lien avec le Peuple juif, à qui Dieu a parlé en premier. À la différence des religions non chrétiennes, la foi juive est déjà réponse à la révélation de Dieu dans l'Ancienne Alliance. C'est au Peuple juif qu'appartiennent l'adoption filiale, la gloire, les alliances, la législation, le culte, les promesses et les patriarches, lui de qui est né, selon la chair, le Christ (*Rm 9*, 4-5), car les dons et l'appel de Dieu sont sans repentance (*Rm 11*, 25) (839). « Israël est le peuple des frères aînés dans la foi d'Abraham » (*ibid.*, 63), de cet Abraham dont M. André Paul affirme, lui, dans sa réponse, qu'il a comme descendants « les Arabes, lesquels peuvent être chrétiens, et d'aucuns le sont, mais nullement juifs »[4].

F-69002 Lyon Jean-Miguel GARRIGUES
Fraternité monastique
17, rue Saint-Nizier.

4. On aura une idée de l'insulte que des propos de ce genre représentent pour les Juifs en lisant la réaction de l'un d'entre eux au livre de M. André Paul : Menahem **MACINA, « Vers une théologie révisionniste antijudaïque » dans *Les nouveaux cahiers* n° 111 (hiver 1992-1993) 41-43.**